

MARC RICHIR.

«GRAND» JEU ET PETITS «JEUX»

Comprendre que la lutte révolutionnaire ne peut être qu'un jeu où tous éprouvent le besoin de jouer.

COHN-BENDIT, *Le Gauchisme, Remède à la maladie sénile du communisme*, p. 267.

OUVERTURE

Après la vague immense qui souleva les journées de mai-juin, et dans le creux de laquelle nous nous trouvons maintenant, chacun se trouve confronté à la nécessité de « réfléchir » et de « comprendre » de faire entrer la vague dans l'Histoire. Histoire de régler ses *comptes* avec le passé pour préparer dès maintenant l'avenir. Histoire d'en finir avec le suspens pas encore retombé qui nous soutient telle une arche dont les piles sont *encore* à fonder. Histoire de faire le point des pertes et profits d'un capital qu'on a dépensé sans compter.

A chacun maintenant de compter ses sous : aux éditeurs, aux libraires, et aux consommateurs. C'est au commerce du papier imprimé qu'il revient de tirer les revenus de ce qu'il s'agit de *capitaliser*. Ainsi s'instaure le commerce des idées, tous ces *fruits* d'une « mûre » « réflexion » sur « ce qui s'est passé », venant en sur-plus de ce qu'on s'est laissé conter.

Parmi tous ces produits : le livre de Cohn-Bendit : *Le Gauchisme, Remède à la maladie sénile du communisme*, qui se qualifie lui-même de « gadget révolutionnaire de la rentrée » (1). Gadget venimeux, à en juger par ce propos : « Pourquoi, alors, avons-nous accepté de faire ce livre ? Pour retourner l'arme contre toute cette société, en y disant ce qu'on a pu dire longtemps avant et pendant les événements, pour dire ce qui nous paraît important dans ce mouvement révolutionnaire et pour en dégager l'essentiel : les perspectives d'avenir, car il n'est pas question pour nous d'en rester là. » Ce n'est qu'un début, continuons le combat ! » (2) C'est ce propos que nous allons tenter de (re)prendre à la lettre : « Retourner l'arme » ne peut consister qu'à utiliser son *autre* tranchant, à en (re)venir à *l'autre* face de *d'idée*, au produire qu'elle efface en produisant son apparaître, à ce que l'idée constitue *comme* son fonds sur quoi elle fait fond. Apparemment, le livre de Cohn-Bendit ne se distingue pas des autres gadgets du même genre parus jusqu'ici : « Dégager l'essentiel » revient aussi à faire ses comptes afin d'en tirer profit pour l'avenir. Nul doute que nos idéologues le rangeront dans le tiroir (-caisse) du « gauchisme » et du « spontanisme ». De leur *point de vue*, ils auront certainement *raison*. A chacun sa manière de (re)lever (3) le suspens où nous risquons encore de tomber, d'échapper aux (re)*tours* de ce qui se conserve dans ce qui est supprimé. A chacun sa manière d'échapper à la texture qui « conteste » toute constellation idéologique. Le livre de Cohn-Bendit conteste les idéologies révolutionnaires traditionnelles, c'est-à-dire aussi les prend à témoin et les atteste : on pourra y voir pour l'essentiel les thèses

(1) COHN-BENDIT, *Le Gauchisme, Remède à la maladie sénile du communisme*, Seuil, 1968, p. 11.

(2) p. 12.

(3) terme utilisé comme on sait par J. DERRIDA pour traduire le concept hégélien d'*Aufhebung*.

de l'« anarcho-syndicalisme ». Mais *en même temps* s'y dessine le passage de la contestation à la « contestation », passage toujours précaire et récupérable par le discours idéologique mais dont notre ambition est de repérer *l'impureté* (4). Nul doute que celle-ci nous échappe, à nous aussi, et nous glisse entre les doigts. A nous de jouer le jeu de notre échappatoire : de jouer ce qui se conserve dans ce qui se supprime, de subvertir le « reste » idéologique de toute *Aufhebung*.

Si nous décidons de prendre notre départ dans une lecture du livre de Cohn-Bendit, c'est qu'en son *texte* se marquent divers « points de capiton » où l'impureté se marque du passage de la contestation à la « contestation », dans le dessin d'une *chaîne* dont nous allons tenter de repérer l'efficace, et qui maintient le suspens tout en l'effaçant de son maintenir.

II LA SUBVERSION DU TEMPS

« Le gauchisme, c'est tout ce qu'il y avait de nouveau dans le passé qui, chaque fois, a été battu par ce qu'il y avait de passé dans le passé. Ce nouveau, nous l'intégrons dans notre présent en le développant pour ne pas être écrasés nous-mêmes dans notre propre mouvement et au niveau des gauchistes par ce qu'il y a aujourd'hui de passé. Laissons les morts enterrer les morts. » (5)

Ici se situe ce qu'une lecture doit cerner comme le premier maillon de la chaîne, par un travail de creusement sous les surfaces de l'idéologie. Le premier regard y repère la distinction métaphysique entre un passé vivant et un passé mort, ou mieux, entre un passé vivifiant et un passé mortifiant. Que le passé vivifiant soit le gauchisme, qui fut vaincu par le passé mortifiant dans

(4) Nous entendons par là qu'il ne s'agit pas pour nous de conquérir, dans une démarche pleinement assurée de soi, un concept pur et stable de contestation qui se laisserait dépendre *simplement* comme une présence pleinement — purement — différente d'un autre concept — « idéologique » — de contestation, mais au contraire de repérer l'excès qui emporte la contestation « au-delà » de toute conceptualisation dans un *mouvement*, dont la non-maîtrise « indique » dans le creux qu'elle dessine, l'impossibilité de sa saisie dans un concept. L'impureté dont nous parlons « consiste » en ce que cette indication « est » un geste qui, littéralement, montre un *rien*, une non-présence qui n'est pas une absence, et qui ne peut-être érigée en idéalité signifiée. Le passage de la contestation à la « contestation » est impur dans la (dé)mesure où il est in-signifiant, de l'insignifiance d'un jeu.

(5) COHN-BENDIT, *loc. cit.* p. 18.

toutes les révolutions, voilà qui est provoquant et qui ne tardera pas d'être remis à sa *place* par les discours idéologiques : ce que l'on détermine comme une déviation serait le centre éternellement vivant qui (re)donne vie aux mouvements révolutionnaires chaque fois qu'ils se répètent ; chacun est alors libre de renverser les deux termes de la différence, et de considérer le gauchisme comme la mort, puisqu'effectivement il ne débouchera jamais sur rien. On ne pourra pourtant manquer d'être inquiet si l'on *souligne* ce curieux effet de répétition : Toutes les révolutions ont connu leur « déviation » ou leur « authenticité gauchiste ». D'où vient ce retour insistant de ce qui jusqu'ici a toujours été effacé ? Serait-ce que l'effacé continue à jouer dans l'effacement ? Par quel jeu le nouveau du passé revient-il dans le passé du passé ? Et comment le passé n'est-il pas définitivement passé, comment une « part » du passé résiste-t-elle à la mort que voudra lui infliger le présent pour le compte de l'avenir ? Y aurait-il à l'œuvre « derrière » le temps linéaire des historiens un *autre* temps qui conserve le passé dans le présent et le détourne vers l'avenir ? Telles sont les énigmes qu'il faut penser si l'on veut prendre ce texte à la lettre.

Si l'aventure « gauchiste » se répète lors de chaque mouvement révolutionnaire pour se trouver « finalement » réprimée, ce serait que cette répression n'est qu'un *détour* qui la met en réserve, ne se garantissant que provisoirement de son *retour*. Retour qui jouerait de mauvais tours à l'ordre établi par la dite répression, que celle-ci soit celle d'Etat bourgeois ou celle de l'Etat socialiste (6). En d'autres termes, la suppression répressive se laisserait « périodiquement » subvertir par ce que la suppression maintient en suspens : l'effacement se laisserait jouer d'autant mieux qu'il est plus efficace. Jeu répressif qui serait un jeu de dupe. Jeunesse des révolutions instaurant leur ordre par un effet de sénilité précoce. C'est l'autre « face » — non idéologique — de ce que le titre provoquant du livre de Cohn-Bendit donne à penser.

(6) A cet égard l'histoire de la révolution russe est « exemplaire ». L'effet répétitif passerait par Lénine gauchiste en 1917 par rapport à la direction du parti bolchévique, l'opposition anarchiste du printemps 1918, « l'opposition ouvrière » au sein du parti bolchévique (1920-21), l'opposition du mouvement Makhno et la révolte de Cronstadt. cf. COHN-BENDIT, loc. cit., pp. 218-261.

III REVOLUTION ET CAPITALISME

Ce mécanisme ordonnant le retour massif du gauchisme et de sa répression lors de chaque période révolutionnaire nous amène à penser cette répression *comme* ce que la psychanalyse pense sous le concept de refoulement, La répression serait ainsi *mouvement* de réprimer dont le rythme ne se laisserait pas circonscire par le temps de son résultat. La suppression du gauchisme hors de la scène de la présence — que cette suppression s'effectue par les armes ou par la violence idéologique — ne consisterait pas à le rejeter dans l'absence mais dans une sorte d'entre-deux de la présence et de l'absenc où *rien* ne le marque plus, pas même le cerne laissé par un vide. L'effacement du gauchisme serait ainsi non pas négation mais différance, et son geste ouvrirait l'espace d'une « économie générale », espace invisible recouvert aussitôt par l'espace visible d'une « économie restreinte », l'économie capitaliste (7).

C'est dans cette direction lancée par le premier maillon de la chaîne qui traverse le texte de Cohn-Bendit que nous pouvons repérer le second maillon. Il s'agit « de montrer que toute organisation hiérarchisée et bureaucratique doit, pour *capitaliser toute action*, la diriger en fonction des intérêts de l'organisation et non du mouvement » (8). A cette proposition répond celle d'un « enragé » de Caen : « L'accaparement du capital va partout de pair avec l'accaparement du pouvoir et de l'information. » (9) Ainsi, l'instau-

(7) cf. pour éclairer notre propos, la « définition » que propose BATAILLE de l'économie générale : « L'Economie générale met en évidence en premier lieu que des excédents d'énergie se produisent qui, par définition, ne peuvent être utilisés. L'énergie excédente ne peut être que perdue sans le moindre but, en conséquence sans aucun sens. C'est cette perte inutile, insensée, qu'est la souveraineté. » (*Méthode de méditation, in L'Expérience intérieure, p. 223*) et la note que J. DERRIDA y écrit en marge : « on commettrait une erreur grossière à interpréter ces propositions dans un sens « réactionnaire ». La consommation de l'énergie excédante par une classe déterminée n'est pas la consommation destructrice du sens, elle est la réappropriation signifiante d'une plus-value dans l'espace de l'économie restreinte. La souveraineté est de ce point de vue absolument révolutionnaire. Mais elle l'est aussi au regard d'une révolution qui réorganiserait seulement le monde du travail et redistribuerait les valeurs dans l'espace du sens, c'est-à-dire encore de l'économie restreinte (*L'Écriture et la Différance, p. 397*).

(8) COHN-BENDIT, loc. cit. p. 63.

(9) loc. cit., p. 96.

ration d'une hiérarchie bureaucratique sous l'égide d'un parti « d'avant-garde » irait de pair avec la capitalisation — la mise en économie restreinte — du fonds libéré par le mouvement révolutionnaire. Ce qui laisserait se dévoiler l'indissociabilité irréductible de la hiérarchie et du capital. Dénoncer cette « complicité structurale » poserait alors le redoutable problème d'une mise en économie de l'action du mouvement en lui-même et par lui-même, ce qui implique le risque (idéologique) que cette économie soit elle aussi restreinte. C'est ainsi que l'idéologie arguera du fait que sans instauration hiérarchique, le mouvement révolutionnaire se dépensera en *pure perte*. C'est ce problème que nous examinerons dans la suite. Qu'il nous suffise pour l'instant de *dénouer* les fils qui lient ensemble hiérarchie et capital. L'histoire nous enseigne que tout mouvement révolutionnaire, à un moment donné de son développement, se trouve déporté dans ce qu'on peut désigner idéologiquement par la « dynamique » du mouvement, et que l'idéologie contre-révolutionnaire nommera « l'anarchie ». Pour appréhender négativement — depuis la « surface » de l'idéologie — ce que ce mot signifie, il faut le prendre à la lettre : an-archie (sans commandement), sans principe, sans fondement, subversion de toutarchie et donc de toute hiér-archie. Subversion impensable dans l'idéologie, l'idée et le logos faisant fond sur le fonds — l'archie, le Bien, le Père, le Capital (10). C'est cette articulation qu'il faut (re)penser en analysant la structure idéologique de la théorie qui présente le Parti comme « avant-garde » du mouvement révolutionnaire. Le rôle de l'avant-garde est d'organiser et de planifier la pratique qui doit se fonder sur la théorie (la « science » marxiste), donc de mettre fin à l'anarchie en l'effaçant par la mise au point d'unearchie, d'un fondement qui se conserve et constitue pour la pensée un fonds d'où elle puisse tirer profit. De ce fonds, l'avant-garde a mission de garder le patrimoine qui est au chef de la révolution, et de distribuer les revenus, selon les échelons de la hiér-archie ordonnée. Cette mise au point est mise au

(10) cf. Max LOREAU, *Art, Culture, Subversion*, in *Textures* n° 2, en particulier pp. 24-30, 46. C'est le texte tout entier qu'il faudrait citer ici, et qu'il nous soit permis en cette occasion de souligner notre dette à son égard. cf. aussi pour éclairer la contexture que nous brodons entre logos et capital, J. DERRIDA, *la Pharmacie de Platon*, in *Tel Quel* n° 32, pp. 16-19.

pas, (bonne) gestion des affaires pour le plus grand *Bien* de la société. Ce n'est donc pas un hasard si le glissement s'opère du Capital-Théorie au Capital-argent, si « de 1918 à 1921, il s'agit pour le parti bolchevique d'instaurer en Russie une économie *bien* organisée selon le modèle capitaliste de l'époque (11), si l'expression « le capitalisme d'état » « revient sans cesse sous la plume de Lénine » (12). La victoire des tendances « centralistes » du parti bolchevique consacre la *revanche* de la Théorie et de la métaphysique sur l'an-archie révolutionnaire, la revanche des gens à « principe » — les possédants du Savoir, du Capital-Théorie — sur les gens sans principe — sans foi ni loi, les parias de l'être (du Capital, de la société), « fainéants, indolents, désorganiseurs » (Trotsky), qui témoignent que l'homme est un animal paresseux (Trotsky) (13). Tel est, pour peu qu'on le lise, ce qui tissent plusieurs fils du texte de Cohn-Bendit.

IV SPONTANEITE ET GESTE

A ce point de notre cheminement, il faut encore en découdre avec les ressources stratégiques de l'idéologie qui *taxera* « tranquillement » les thèses « soutenues » par Cohn Bendit de thèses « spontanéistes ». Il faut donc encore une fois déjouer ce qui se joue « sous » cette étiquette, montrer que ce signe est impossible comme signe en tant qu'il ne signifie littéralement *rien*.

Commentant les événements de mai-juin 1968 en France, Cohn-Bendit écrit : « Un phénomène d'une ampleur extraordinaire s'est produit : un immense mouvement spontané, un degré de conscience *inégal*, souvent élevé, parfois exemplaire, et cette discussion présente partout. Il faudrait partir de schémas désincarnés pour imaginer qu'une prise de conscience puisse se faire sans brassage d'idées, *confuses à l'origine, sans tâtonnement, manifestations d'incapacité et retour aux anciennes représentations*. Or, c'est cela qui a eu lieu, la prise de conscience qu'on fait quelque chose et, pour le moment, *peu important les projets* (rarement conçus par la base elle-même) dans lesquels tout cela s'est traduit. Un tel phénomène, en quelque sorte spirituel, *se laisse mal cerner par l'analyse*. Pourtant, il est utile de rapporter certaines expériences

(11) COHN-BENDIT, *loc. cit.*, p. 258.

(12) *ibid.*, pp. 258-259.

(13) cité par COHN-BENDIT, *loc. cit.*, p. 248.

pratiques, afin d'essayer de dégager quels en sont les traits porteurs d'avenir, les tendances profondes. Qu'il s'agisse des accords de Grenelle ou d'accords d'entreprise, de « gouvernement populaire » ou du parti « révolutionnaire », le plus grand nombre de producteurs en lutte sentit que ce *n'étaient pas de bonnes réponses*, qu'il fallait *autre chose*, même si cet autre chose *n'apparaissait pas distinctement, n'était pas formulé*. Ce sentiment, le voici exprimé par un travailleur répondant lors d'une réunion d'un comité de grève aux dirigeants syndicaux et cadres de son entreprise, qui contrôlent le dit comité et s'étonnent qu'au bout de quinze jours un fossé se soit creusé entre les travailleurs en grève, venant chaque jour écouter les cours magistraux, et le comité de grève, déversant ses fleuves d'inepties : « Ce ne sont pas les syndicats qui ont démarré la grève. *Ce sont des gens qui voulaient violemment quelque chose*. Les syndicats ont pris ensuite la grève en main et ils ont proposé les revendications habituelles. *Ils ont cassé un mécanisme* et cela explique le fossé qui sépare le comité de grève des employés en grève. *Il se passe donc quelque chose dans les usines et si l'on ne peut pas parler de révolution, chacun pense : ce n'est pas 1936, mais bien autre chose.* » Ce qui fait irruption dans l'univers concret des travailleurs et qui n'était auparavant et au mieux que littérature pour groupuscules ou formule rituelle, c'est la *volonté* explicite de responsabilités sur la production, l'exercice d'un contrôle sur la production, la naissance dans la lutte d'un sentiment d'indépendance vécue, de fraternité entre les diverses catégories de producteurs, en un mot d'*ébauche* d'une réponse des travailleurs et des étudiants à la brusque crise de la société. » (14)

Si nous avons entrepris cette longue citation, c'est pour montrer que son langage fonctionne concrètement comme « double inscription » (15), qui nécessite une « double lecture ». Ne doutons pas que nos idéologues se *précipiteront* sur les *mots* « spontanéité », « degré de conscience », « prise de conscience », « brassage d'idées », « phénomène en quelque sorte spirituel », « tendances profondes », etc., derrière lesquelles ils se sentiront *bien* de déceler un langage « idéaliste » et « petit bourgeois ». Si nous avons souligné tel ou tel passage du texte, c'est pour en découdre un fil qui déconstruit de

(14) *ibid.*, pp. 100-101. Nous soulignons.

(15) Ph. SOLLERS, *La Grande Méthode*, in *Tel Quel* n° 34.

son jeu ce prétendu langage idéaliste. Qu'est-ce en effet que la liberté d'une prise de conscience d'idées confuses qui font signe vers « un autre chose » indéterminé, non mis en forme — non formulé —, un « quelque chose » qui se cherche « par tâtonnement », avec des échecs — des « retours aux anciennes représentations » ? Que signifie prendre conscience « qu'on *fait* quelque chose » si ce *faire* n'est finalisé par aucun telos théorique clairement (re)connu ?

Un faire finalisé est un faire qui réalise, actualise le telos qui le finalise. Un faire non finalisé est donc un faire qui ne fait rien, *une faire intransitif* (16). Prendre conscience de ce faire qui ne fait rien — qui fait un « quelque chose » indéterminé —, c'est en prendre conscience précisément en tant qu'il ne fait rien, rien qui ait été prévu par les idéologies en circulation dans la société. C'est donc en prendre conscience « négativement » par la fissure qu'il introduit dans l'idéologie, par le « quelque chose » vide, résultant de la suture (17) de l'intransitivité du faire. « Prendre conscience » qu'on *fait* « quelque chose », c'est donc penser idéologiquement le faire intransitif, s'en faire une idée dont le *fonds* fructifiera à l'avenir. Mais c'est aussi ne pas savoir que faire de son faire, l'effacer comme faire intransitif par le faire transitif qu'on voudrait faire porter sur le faire « quelque chose ». Ce n'est sans doute pas un hasard si ce mouvement de faire intransitif fut *réprimé* par la hiérarchie bourgeoise (partis et syndicats). La métaphysique a pris sa *revanche*.

Le faire intransitif « *est* » le geste, ce qu'on recouvre du mot de spontanéité, qui partirait d'une sorte de « foyer » collectif vivant fermé sur soi et s'ouvrant de soi. C'est là le nom que se donne la métaphysique pour penser ce qu'elle ne peut penser : « l'irruption » violente et « soudaine » du geste. Ainsi ceux qui condamnent le spontanéisme, comme ceux qui le glorifient, sont-ils condamnés à tourner dans le même cercle : celui de la Théorie qui est aussi Théorie de soi (18). Le geste, le faire intransitif non finalisé ne se fonde sur aucun principe ni sur aucune fin : il est an-archique, délire d'inscriptions badigeonnées sur les murs des universités, jet de pavés, grève *sauvage*. L'an-archie est sauvage,

(16) Qu'il faut comprendre **comme** l'intransitivité de l'écrire, concept introduit par R. BARTHES in *le degré zéro de l'écriture*.

(17) COHN-BENDIT, *loc. cit.*, p. 46. Nous soulignons.

(18) M. LOREAU, *Art, Culture, Subversion*, *art. cité*, pp. 30-31.

subversion de toute hiérarchie, im-pensable imprévisible par la pensée métaphysique qui la stigmatisera toujours de son point de vue comme le surgissement, l'accident, le hasard (19). Le geste, le faire intransitif : un nouveau maillon de la chaîne dont nous tentons ici d'esquisser le dessin.

V. SUBVERSION ET REVOLUTION :

LES EVENEMENTS DE MAI-JUIN EN FRANCE (interlude)

1. La situation idéologique privilégiée de l'université.

Nous ne nous étendrons pas sur la contradiction, mainte fois soulignée, de la fonction sociale et de la fonction culturelle de l'université, ni sur les différents types « d'attitudes » adoptées par les étudiants en face de cette contradiction. Ce qu'il nous paraît important de souligner, c'est que, comme l'écrit Cohn-Bendit, pour un certain nombre d'entre eux, « le contact avec la prétendue culture universitaire devient l'origine — et c'est logiquement inéluctable — d'une série de points d'interrogations qui aboutissent à la mise en cause aussi bien de cette culture que de la société qui la produit et de leur rapport. Cette mise en cause est logiquement inéluctable, car elle est au bout de toute tentative de *penser sérieusement*, soit la fonction sociale, soit la fonction culturelle de l'université, soit enfin leur rapport ; elle est constamment nourrie par la crise propre de la *désintégration interne de la culture et de l'ordre établi* ; elle est *amplifiée* par le fait que, voulant précisément mettre l'université au service du système social, la classe dominante y introduit toutes les contradictions, tous les conflits, toutes les incohérences qui la caractérisent. » (20)

Voilà qui peut paraître comme une banalité. Mais ce qui s'esquisse en filigrane dans l'analyse de Cohn-Bendit, c'est que l'université constitue une *sorte* de lieu privilégié où se manifeste la structure répressive de la société, et ce, triplement : d'abord, par la structure répressive du savoir où ce cèlent et se nouent les liens enchevêtrés de la Théorie et du Capital. Ensuite et corrélativement, par

(19) cf. MARX : « L'histoire serait de nature fort mystique si les « hasards » n'y jouaient aucun rôle. Ces hasards rentrent naturellement eux-mêmes dans la marche générale de l'évolution et se trouvent compensés à leur tour par d'autres hasards. » (*Lettre à Kugelmann*, 17-4-71).
(20) cf. J.A. MILLER, *La Suture* in *Cahiers pour l'Analyse* n° 1, janvier 1966.

la structure répressive de l'enseignement, les professeurs étant les gardiens du patrimoine culturel qu'ils ont à transmettre, et dont ils ont à vérifier — à examiner — l'intégrité. Enfin et toujours corrélativement, par la structure répressive de la société qui se lie au savoir : la Théorie a toujours pour but de mettre de l'ordre — que l'on pense à la *République* de Platon, ce formidable monument de notre culture où ces trois motifs s'interpénètrent indissolublement.

C'est donc à trois niveaux qui se renvoient les uns les autres par une sorte de résonance que l'étudiant *subit* la répression imposée par un ordre se fondant sur une *archie*, une hiérarchie. C'est à la subversion de celle-ci qu'œuvra, à Nanterre, « le mouvement du 22 mars ».

2. Excursus sur la « place » de l'étudiant dans la société.

On a l'habitude de dire que l'étudiant, en tant que fils de *bourgeois* ou de *petit-bourgeois* n'a pas de place du côté du prolétariat dans la dialectique de la lutte des classes, donc que la « crise » de l'université est interne à la bourgeoisie, et que le prolétariat n'y a aucun intérêt. Ce que nos sages idéologues négligent, c'est que l'étudiant est *fils* (ou *fille*) et le plus souvent fils (ou fille) de *petits bourgeois* ou de salariés plus ou moins aisés. Cette constatation doit entraîner une double mise en question de l'idéologie marxiste.

a) A l'université, l'étudiant est en quelque sorte *doublement* fils : fils subissant la loi du Père dispensant ses fonds financiers, fils subissant la loi du Savoir dispensant ses fonds spirituels de sorte que se produit là une manière de redoublement de l'Œdipe (21) qui amplifie les tensions « psychiques ». Devant cette loi redoublée, le fils peut s'identifier au Père et devenir un savant, prendre la place du Père. Mais il peut aussi con-tester *toute hiérarchie* — tout

(21) Nous abandonnerons à dessein, en ce point, le « destin » de la fille. C'est qu'il s'agit du redoutable problème de la différence entre Œdipe masculin et Œdipe féminin. Le traitement de cette tâche immense ne nous semble pas ici, essentiel à notre propos. Disons seulement pour esquisser une perspective, que le « destin » de la féminité contemporaine semble être de se donner de plus en plus d'attributs phalliques, et que, s'il y a subversion chez les « filles », c'est semble-t-il contre le « mâle », dans une lutte à mort des sexes, que H. von Kleist entrevit peut-être de manière prophétique.

Père —, attester la loi dans le moment même de sa négation, entrer dans l'errance de la loi qui se dérobe in-définiment, « être » la différance — le phallus — dans le jeu de la castration toujours différée, être la *passion* démesurante de la différance, d'une mesure *subvertissant* toute mesure, dé-mesurant toute place présente (22).

b) L'étudiant est le plus souvent issu de la petite-bourgeoisie — professions libérales, cadres (23) — et peut de ce fait être placé dans une situation privilégiée pour subvertir l'ordre social. La définition que nous donne Marx du petit bourgeois nous amène à ébranler l'idéologie marxiste elle-même : « le petit bourgeois, dans une société avancée et par nécessité de son état, est d'une part ébloui par la magnificence de la haute bourgeoisie et d'autre part sympathisant avec les douleurs du peuple. Il est *en même temps* bourgeois et peuple. Il se vante dans le soi intérieur de sa conscience d'être impartial, d'avoir trouvé le juste milieu. Un tel petit bourgeois divinise la *contradiction*, car la *contradiction est le fond de son être*. » (24) Ainsi le petit-bourgeois n'est littéralement rien. Il n'est pas le prolétariat, car il le commande ou commerce avec lui, et il n'est pas la bourgeoisie, car il ne détient pas les moyens de production. Que ce *rien* soit recouvert par la contradiction divinisée, c'est bien le propre de l'idéologie petite-bourgeoise dans laquelle entre peut-être l'idéologie hégéliano-marxiste qui fait de la contradiction le moteur du devenir. La non-place du petit bourgeois, ce blanc entre prolétariat et bourgeoisie, en fait un être flottant qui peut alternativement se figer dans deux positions extrêmes : le « ressentiment » fasciste ou la « générosité » de l'homme de gauche (25) qui peut aller jusqu'à « l'ultra-bolchevisme » — qu'il soit pro-soviétique ou pro-chinois —, cette fixation ne se produisant que si le petit bourgeois désire trouver la place qu'il n'a pas, soit qu'il désire être bourgeois, soit qu'il désire être prolétariat. Mais que le petit bourgeois, redoublant le « destin » du fils,

con-teste la hiérarchie sociale, et le voilà voué à l'errance infinie du sans place, à la « différence absolue » se différant sans relâche, qui subvertit toute hiérarchie. En tant que *fils* de petit *bourgeois*, l'étudiant se trouve donc sans doute dans une situation « privilégiée » à l'égard de l'insurrection subversive (26). C'est bien une telle insurrection qui « éclate » dans l'université française au printemps 1968 (27).

3. Une stratégie de la provocation.

Provoquer, c'est viser à dévoiler, dans la pratique, la nature véritable de Pouvoir. « Provoquer, c'est l'obliger à sortir ses griffes. » (28) « La contestation, le *scandale* et même *l'insulte* n'étaient pas au programme de l'université libérale. » (29) Ce qui se dessine ainsi durant les premiers jours du printemps 1968 à Nanterre, c'est la *subversion* de la hiérarchie universitaire où se dévoile la structure répressive de cette dernière à tous les niveaux (savoir, enseignement, coercition sociale) selon le rythme propre de la contestation : négation de l'archie en *même temps* qu'attestation de l'archie, *mouvement* qui supprime en conservant, jeu d'effacer jouant-joué par son effacement, mise en jeu des principes qui tourne l'autorité en dérision dans le moment même où celle-ci reste en place. La contestation *double* nécessairement le pouvoir d'un non-pouvoir et condamne le pouvoir à *être joué* par le jeu du non-pouvoir contestant (con-testari) le pouvoir, réduit le pouvoir à l'impuissance (30). Impuissance qui place le pouvoir devant un dilemme : ou bien il réagit de manière « libérale » et tolère la contestation qui en révèle l'arbitraire — la violence an-archique par laquelle s'impose toute archie —, ou bien il réagit de manière brutale et

(26) Plus lointainement, cette « fiction théorique » - fiction par tout ce qu'elle laisse en suspens -, pose le problème du statut de la production de la théorie marxiste au sein même de cette théorie. Ce que nous proposons ici comme une fiction serait alors une hypothèse de travail.

(27) Une étude historique des mouvements révolutionnaires devrait montrer le rôle actif que les étudiants y ont toujours joué. Renvoyons les idéologues qui ont la « mémoire courte » à ce texte de Lénine cité par Cohn Bendit, (*loc. cit.* p. 180) : « Il est indigne du titre de socialiste, l'ouvrier qui peut voir d'un œil indifférent le gouvernement envoyer la troupe contre la jeunesse universitaire. L'étudiant a aidé l'ouvrier, l'ouvrier doit venir au secours de l'étudiant. » (Nous soulignons).

(28) COHN-BENDIT, *loc. cit.*, p. 182.

(29) *ibid.*, p. 133. Nous soulignons.

(30) cf. COHN-BENDIT *loc. cit.*, pp. 58-59.

(22) cf. COHN-BENDIT, *loc. cit.*, p. 127.

(23) Que l'on ne prenne ceci que pour une première approximation.

(24) K. MARX, lettre à J.B. Von Schweitzer. Nous soulignons.

(25) cf. à ce propos COHN-BENDIT, *loc. cit.*, pp. 168-169.

affirme an-archiquement sonarchie — dans un jeu d'affirmer qui (re)lève l'effacement de son jeu, qui subvertit son jeu d'effacer l'effacement de son jeu par quoi se définit son droit (31). Placé dans l'impossibilité d'en finir avec son jeu d'affirmer, c'est-à-dire de circonscrire son jeu en l'effaçant, le pouvoir est obligé de se consumer pour tenter de se faire consommer : de se mettre dans un mouvement d'économie générale pour fonder à nouveau — dans l'à nouveau d'une répétition qui n'a jamais commencé — son économie restreinte, de se dépenser sans compter — dans une répression policière dont la violence inouïe a surpris tous les observateurs — pour qu'à nouveau l'on compte les dépenses.

4. Trainée de poudre.

Comme on sait, l'agitation se répand rapidement de Nanterre à la Sorbonne, de la Sorbonne aux autres universités, des universités aux usines, des usines aux quartiers, éclatant comme une trainée de poudre répandue à travers toute la France, s'enflammant de proche en proche.

On épi-loguera longtemps sur les « causes » de cette propagation, négligeant qu'en l'occurrence, l'effet dépasse largement la cause, véritable « traitement psychanalytique appliquée par les étudiants révolutionnaires » (32). C'est à une sorte de phénomène de résonance entre étudiants et ouvriers que l'on assiste, et dont seule une « résonance structurale » permet de rendre compte, comme l'écrit un « enragé » de Caen : « Plutôt que de scruter les liens qui unissent l'université aux autres secteurs de l'activité sociale, il importe de proclamer que partout les mêmes structures s'imposent, à des variantes près, et que partout elles sont soutenues par les mêmes structures mentales qui interdisent la créativité des individus et des collectivités ; que l'université est le lieu par excellence où ces structures mentales s'élaborent et se maintiennent, et que les ébranler dans son cadre, c'est nécessairement les ébranler dans la société tout entière, encore que nous ignorions les cheminements de cette conflagration. (...) En outre, on n'a pas tout dit, et l'on récite plutôt un marxisme littéral et mal interprété, quand on subordonne toute action à son insertion dans l'antagonisme bourgeois-prolétariat. Cet antagonisme dérive lui-même d'une struc-

ture économique, sociale et politique : toute atteinte, portée à cette structure, d'où qu'elle vienne, à une portée révolutionnaire. » (33)

C'est que la contestation de l'université entraîne, selon l'échec des trois niveaux que nous y avons repérés, la contestation de la hiérarchie sociale tout entière (34). La subversion étudiante révèle l'arbitraire du pouvoir, et corrélativement, son impuissance. L'anarchie gangrène la société à tous ses échelons, y (r)ouvre une plaie qui se révèle comme une brèche. L'ordre social n'est plus rien. Les grèves sauvages éclatent, s'engouffrant dans le « rien » infini mis en jeu dans le jeu subversif (35). Comme les étudiants occupent leurs facultés, les ouvriers occupent leurs usines. « La solidarité et l'union ne sont plus des impératifs idéologiques du discours révolutionnaire, mais l'actualisation enfin possible de la communication et de la participation des individus à une œuvre commune. Tout devient confus, tout se mélange. » (36) Tout est mis sans dessus dessous, c'est la subversion « généralisée » de l'ordre social. « On passe d'individus atomisés à l'ébauche de groupes, de communautés (...), la vie quotidienne d'hier, dans son petit coin, son petit bureau, dans sa petite chambre avec sa petite femme devant sa petite télé ou au Prisunic, dans le petit chemin avec sa petite auto ou s'épanouit l'ennui, la répétition des gestes accomplis dans l'ordre et sans désir, le travail forcé, tout cela s'effondre et s'abolit. » (37) C'est l'expropriation de l'individu son engouffrement dans le jeu infini de gestes devenus sans finalité — « libérés » de toute tâche —, l'effacement du sujet dans

(33) cité par COHN-BENDIT, *loc. cit.*, pp. 96-97.

(34) cf. COHN-BENDIT : « La révolution « anticipée » de 1968 nous permet d'entrevoir un nouveau déroulement du processus révolutionnaire. Les luttes des secteurs privilégiés, tels que l'université, l'information ou le cinéma même, suscitent une combativité à tous les niveaux de la pyramide. Cette fraction souvent jeune de la population entraîne alors, en débloquent les verrous idéologiques, la masse des salariés dans la lutte. La crise de la culture capitaliste, la décomposition des valeurs au sens le plus large et de la personnalité humaine correspondante doivent être analysées tout en tenant compte que la « société n'est pas et ne peut pas être une société sans culture ». *loc. cit.*, pp. 128-129. Nous soulignons.

(35) cf. COHN-BENDIT, *loc. cit.*, pp. 98-99.

(36) COHN-BENDIT, *loc. cit.*, p. 85. Nous soulignons.

(37) *ibid.*, pp. 85-86.

(31) cf. COHN-BENDIT, *loc. cit.*, pp. 132-135.

(32) *ibid.*, p. 71.

le faire intransitif. « Le temps de l'action est arrivé, c'est à *partir d'elle* que s'organisent les discussions et que se distribuent les rôles. » (38)

Le pouvoir est *doublé* du non-pouvoir an-archique — ne déterminant aucune hiérarchie — des occupants (39). Le pouvoir n'agit plus rien, si ce n'est l'arbitraire violence de sa police (40) qui semble même lui échapper un moment (41), il est (sur)pris de *panique* (42), pris lui-même au jeu chaotique de la subversion. Gangrené dans tous ses rouages, ses engrenages tournent à vide. La *brèche* est ouverte, le gouffre béant.

5. La brèche ouverte et le recouvrement idéologique.

« Cette vacance du pouvoir provoquée par une lutte *hors des formes traditionnelles de l'opposition et contre elles* a laissé les travailleurs *désarmés* devant la brèche ouverte » (43), brèche ouverte par eux « dans les partis, les syndicats, les directions patronales, l'état » (44). C'est *toute* hiérarchie qui est mise sans dessus dessous, plus aucune instance n'a pouvoir sur le non-pouvoir subvertissant le pouvoir. D'une part, dix millions de grévistes expropriés, désarmés par le jeu de « leur » faire, d'autre part tous les « appareils » hiérarchisés subvertis par le jeu affolant de l'archie. L'idéologie tourne à vide, ne se soutient que par la violence de son affirmation.

« C'est dans ces conditions que le discours de de Gaulle, le 24 mai, marquera le point culminant dans la décomposition du pouvoir. Après un chantage à la guerre civile (*qui contre qui?*), le chef de l'Etat décide de soumettre aux suffrages de la nation un projet de loi par lequel il demande de « donner à l'Etat, et d'abord à son chef, un mandat pour la rénovation ». Cette intervention tombe spectaculairement à plat. La réponse ne se fait pas attendre, 200.000 paysans manifestent toute la journée dans toute la France. Ils bloquent les routes et organisent des mee-

(38) *ibid.*, p. 87. Nous soulignons.

(39) *ibid.*, pp. 72 et surtout 142-144. Seule la longueur de ce texte **extra-ordinaire** nous interdit de le citer ici.

(40) « L'Etat, en France, était réduit à ce qu'il est **essentiellement**, un appareil policier. » *ibid.*, p. 174, nous soulignons.

(41) *ibid.*, pp. 138-139.

(42) *ibid.*, p. 136.

(43) *ibid.*, p. 90 (Nous soulignons).

(44) *ibid.*, p. 145.

tings. Puis vient la grande nuit du 24 qui révélera un grand nombre de faiblesses, tant sur le degré de conscience des masses que sur celui de l'étroitesse de vues des différents groupuscules d'extrême-gauche, qui n'ont pas su, en cette occasion jouer la carte de la « fin du gaullisme. » (45) C'est le tournant de la « crise ».

Le 24 mai, de l'après-midi jusque tard dans la nuit, la CGT organise deux défilés de soutien aux grévistes, « manifestations terriblement bien encadrées, afin qu'elles se déroulent dans le calme et la dignité et sans incidents avec la police, ce qui ne correspondait ni à la volonté des ouvriers les plus combattifs, ni au degré avancé des luttes face au gouvernement déliquescents, représentant une bourgeoisie apeurée. » (46) La CGT, comme d'ailleurs l'UNEF et le PSU ne comprennent pas « l'importance politique qu'il y avait à occuper tout Paris » (46), occupation qui eût fait comprendre aux manifestants que le pouvoir était dans la rue. Quant aux groupes trotskystes, ils ne pensaient pas que le processus révolutionnaire « pût se déclencher sans qu'un parti révolutionnaire fut mis en place » ; tous les groupements politiques *structurés* *taxaient* les positions du mouvement du 22 mars d'« aventuristes » (46). Pourtant, « la Bourse est prise avec une facilité remarquable, puis elle est incendiée. » (47) « Paris était alors entre les mains des manifestants, les possibilités étaient immenses, car la police ne pouvait garder tous les édifices publics et tous les points stratégiques... chacun le sentait et voulait aller plus loin. » (48) Pourtant, « c'est un responsable politique de la JCR qui, place de l'Opéra, a pris la parole pour demander le repli vers le quartier latin, alors qu'enfin nous avions brisé l'attraction mythique représentée par la Sorbonne ! Le Service d'ordre de l'UNEF et du PSU empêche la prise du ministère des Finances et de celui de la Justice. Ils étaient à ce moment incapables d'assumer les conséquences d'un *mouvement qui les dépassait et qui brûlait les étapes*. Quant à nous, nous avons été tout aussi incapables de comprendre qu'il était facile de balayer toutes ces néo-bureaucraties. La prise des ministères et des édifices publics avait pour but, non pas l'installation au

(45) *ibid.*, pp. 72-73.

(46) *ibid.*, p. 73.

(47) *ibid.*, p. 74.

(48) *ibid.*, pp. 74-75.

pouvoir des *représentants* de la classe ouvrière s'emparant de l'appareil d'Etat, mais de provoquer la prise de conscience de toute une population du fait que cet appareil d'Etat n'était plus rien, qu'il n'avait plus aucun pouvoir, et que dès lors, tout était à reconstruire sur de nouvelles bases. L'autogestion devenait alors une nécessité à réaliser sur le champ. » (49) Ainsi, « les données du problème se trouvaient, dès le matin du 25, légèrement modifiées car nous assistons dès cet instant à un ressaisissement de l'Appareil d'Etat, d'une part, et d'autre part des bureaucraties syndicales. Pompidou *peut* déclarer que, désormais, les manifestations seront dispersées avec la plus grande énergie. A 3 heures de l'après-midi débute, rue de Grenelle, les rencontres syndicats - patrons - gouvernement. D'un côté comme de l'autre, on se rend compte que le signal d'alarme est tiré, qu'il s'en est fallu d'un rien pour que la veille, tout fût balayé, et qu'il s'agit de négocier au plus vite. Les états-majors politiques *ressurgis* se démènent : le PCF propose une rencontre à la FGDS et aux centrales syndicales pour l'établissement d'un programme anti-monopoliste. » (50) Quant au meeting Charlety du 27 mai, ce « sera une autre occasion ratée » (51). « Tous se succèdent à la tribune pour déverser sur une foule rendue passive une série de discours plus gauchistes les uns que les autres(...), des discours style Assemblée Nationale, et surtout *des perspectives qui ne concernaient que les cadres et les « militants »*. Le pire fut la caution donnée à cette récupération par les différents groupuscules gauchistes (JCR, IV^e internationale, FER, OCI)... Après ce meeting théâtral, il fut impossible de lancer quoi que ce soit pour répondre immédiatement aux accords de Grenelle et aux invitations indirectes de la CGT à reprendre le travail. La foule s'est dispersée au lieu de former dans les rues des groupes pour discuter de la manière de continuer la lutte. » (51) Ainsi s'engage le processus de « désamorçage » du mouvement, dont les germes se trouvent dans la nuit du 24 mai : l'insurrection subversive est (*re*)couverte par la lutte idéologique, la lutte pour la constitution d'un « gouvernement populaire ». « L'enthousiasme général suscité par la perspective de Charlety s'est vite trouvé réduit au cercle restreint de la direction révolutionnaire. » (52) « Le

(49) *ibid.*, p. 75 (Nous soulignons).

(50) *ibid.*, p. 76 (Nous soulignons).

(51) *ibid.*, p. 77 (Nous soulignons).

(52) *ibid.*, p. 78.

lendemain, en même temps que Mitterrand annonce qu'il est candidat à la présidence de la République.... les premières tractations *au sommet* (...) ont lieu pour tenter un pseudo-regroupement révolutionnaire. Elles échouent dans un premier temps grâce à l'action « *terroriste* » de militants du 22 mars. Lorsque, quelques jours plus tard, le MUR sera malgré tout créé, sans conviction d'ailleurs, il ne sera qu'un corps vide, *les masses ne se reconnaissant pas dans ce qui s'est construit en dehors d'elles, et finalement contre elles, puisque ce n'était que la tentative d'introduire dans le mouvement un néo-bolchevisme teinté de libéralisme.* » (53) Dès lors, le « piège » est tendu à la gauche, le Pouvoir a enfin trouvé un adversaire — un interlocuteur : « le jeudi 30 mai, c'est le plus important discours de de Gaulle, car il marque un retournement extraordinaire de la situation. Brandir le spectre du communisme totalitaire, de Staline, des camps de concentration, aurait été totalement inefficace une semaine plus tôt dans la mesure où le PC qui peut représenter tout cela aux yeux d'une partie de la population n'avait aucune initiative dans les luttes, et menait au contraire une lutte acharnée contre les gauchistes. A partir du moment où, grâce aux négociations de Grenelle, aux manifestations pour un gouvernement populaire, *les luttes furent réduites à une opposition entre le PC-CGT et le gaullisme*, ce genre de chantage eut une prise incroyable sur un grand nombre de Français, d'autant plus que le mouvement gauchiste s'essouffait après le 24 et le 27 mai. Quelques instants après le discours du Général, une manifestation gaulliste réunissait aux Champs-Élysées plusieurs centaines de milliers de manifestants. *Le spectre de la guerre civile prenait alors forme aux yeux des classes moyennes et même d'une partie du prolétariat.* » (54) « La CGT s'empresse d'accepter ce qu'elle réclamait depuis le début : des élections législatives. Le combat se transforme alors en un débat qui ne concerne plus les travailleurs, mais les différents appareils syndicaux et politiques. » (55) La suite est connue : la reprise lente et difficile du travail dans les usines — secteur par secteur —, la division étudiants - travailleurs, les combats d'arrière garde au quartier latin, la spectaculaire défaite électorale de la gauche...

(53) *ibid.*, p. 78 (Nous soulignons).

(54) *ibid.*, pp. 78-79 (Nous soulignons).

(55) *ibid.*, p. 79 (Nous soulignons).

6. Subversion et révolution.

Ce qui surprend dans cette (remarquable) analyse — qu'on qualifiera idéologiquement d'« intelligente », « réaliste », « souple » — c'est la manière dont elle *joue le jeu* subtil par lequel se recouvre le *mouvement* dans sa mise en fonds aux ressources effacées duquel l'idéologie puise pour faire fond.

La nuit du 24 mai, c'est *comme si* le mouvement était devenu autonome : il dépassait tout le monde et « brûlait » les étapes, il (dé)portait ses « participants » dans le tourbillon d'un jeu affolant : *tout* est possible, y compris la prise des ministères, *rien* ne peut arrêter la course précipitée des événements. Rien, à moins que pris de panique à leur propre jeu, les manifestants s'arrêtent au seuil d'un chaos où *tout* serait consommé, acceptant leurs propres limites — leurs propres services *d'ordre*.

La nuit du 24 mai fut bien le tournant de la « crise », la nuit où le « peuple » de Paris fut pris au tournant par le (dé)tour de la Loi, où la mise en jeu de la Loi se (re)tourna en jeu *de* la Loi. Prise à son jeu, la subversion se consuma pour se donner à consommer. Cessant de dé-penser, elle se mit à penser. Au lieu de faire, elle se demanda que faire de son faire, la subversion s'effaça en révolution. « On prend les mêmes et on recommence. »

Ainsi circonscrit, le jeu in-fini informel mis en jeu par la subversion se donna comme un *vide* duquel il fallait faire *quelque chose*. L'idéologie qui n'avait plus aucune prise sur le mouvement se chargea de capitaliser les possibles : Accords de Grenelle et gouvernement populaire. Ayant un fonds sur quoi faire fond, un vide à combler d'un contenu, les appareils politiques de gauche se (re)trouvent à Charléty. Dès lors, le Pouvoir gaulliste (re)trouvait un adversaire à sa *mesure* et pouvait se battre sur un *terrain*, le même qui depuis des années s'est toujours montré *payant*, si bien qu'il tira tous les *bénéfices* de l'opération.

De subversive, la lutte devint ré-volutionnaire : « Le parti n'est pas contre la hiérarchie sociale, il veut seulement en changer la composition, voilà pourquoi il combat l'idéologie gauchiste. » (56) Elle se donna pour objectif de remplacer un ordre par un autre. Il faut bien articuler ce « devenir » : La nuit du 24 mai est la nuit où le jeu affolant du faire (intransitif) s'efface en jeu de la Loi :

(56) *ibid.*, p. 187.

les manifestants s'imposent leur discipline, suturant l'informel — où ils risquent de se dissoudre eux-mêmes — en la forme pure de la Loi qui se donne comme un impératif catégorique : il *faut* s'arrêter pour savoir où aller. Mais cet effacement « est lui-même » *jeu* d'effacer : la Loi du jeu est jeu de la loi, jeu qui *risque* de subvertir la Loi, le lendemain ou une nuit suivante. Pour effacer l'effacement de la Loi, il *faut* encore en faire un *Bien*, un *Capital* qui donne *sens* au mouvement, un but auquel on puisse « s'accrocher ».

Le jeu de la loi, risquant à tout instant d'être subverti par son jeu, joue à s'effacer dans le *Bien*, *l'archie des lois*, le fonds, le Capital dont les lois sont les revenus, la *raison* des comptes dont on puisse faire le *point*. L'économie générale du mouvement subversif se consume — dans un mouvement qui « relève » lui-même de l'économie générale mais qui s'efface de cette consommation même — pour se laisser consommer dans un mouvement d'économie restreinte : les *ressources* du mouvement sont *exploitées* par les appareils politiques et les idéologies, non pas qu'il y ait (nécessairement) de leur part quelque malveillance, mais parce que c'est le *destin* de toute hiérarchie et donc de toute idéologie (57).

VI STRATEGIE DE LA SUBVERSION finale

« Cette vacance du pouvoir provoquée par une lutte hors des formes traditionnelles de l'opposition et contre elles, a laissé les travailleurs désemparés devant la brèche ouverte. Mais une expérience limitée a été faite, et si *la seule entreprise révolutionnaire sérieuse*, la *gestion* n'a pu recevoir un début d'application dans les

(57) cf. Max LOREAU : « La révolution s'effectue dans le cercle de la règle, dans la mesure du cercle. Elle s'opère dans la visée de sa propre fin (de son propre achèvement). Elle est une théorie posée au-devant, que l'acte a simplement à accomplir. Quand celui-ci sera conduit à terme viendra le temps d'une autre révolution, de même qu'à la révolution d'un astre succède une nouvelle. La révolution est condamnée à se déployer dans un espace déjà organisé et formé, donc dans un espace **théorique** (visible) : c'est-à-dire, en dernier ressort, dans l'espace de la Théorie. Comme telle, si elle instaure un changement, celui-ci s'effectue à l'intérieur du cadre fondamental de la Théorie : elle n'est qu'une autre interprétation de l'organisation de cet espace, un autre étagement de ce qui doit être en dessous et de ce qui est supérieur. L'essentiel subsiste : la distinction du dessus et du dessous : la Théorie. La mutation qu'elle opère **a lieu** : dans le cercle même (de la Forme) ; elle n'est que ré-forme, une transformation. » **Art, Culture, Subversion in Textures** n° 2, p. 82.

entreprises et les services publics, la question (évacuée par les élections) a été posée, débattue, entrevue. Le problème de l'autogestion et de son corollaire l'autodéfense sont à l'ordre du jour. Aujourd'hui, en l'absence de luttes réelles, resurgit le phantasme de l'organisation. La logomachie des sergents recruteurs des groupuscules répète ses litanies abstraites : « Utilisons les militants disponibles dans le combat de la classe ouvrière et regroupons-les... » Le vide d'actions concrètes et réelles se remplit par le substitut de toutes ces actions : *l'organisation*. » (58) « La prise des ministères et des édifices publics avait pour but, dans nos esprits,... de provoquer la prise de conscience de toute une population du fait que l'appareil d'État n'était plus rien, qu'il n'avait plus aucun pouvoir, et que dès lors, tout était à reconstruire *sur de nouvelles bases*. *L'autogestion* devenait alors une *nécessité* à réaliser sur le champ. » (59) La thèse mainte fois répétée par Cohn-Bendit est que le mouvement eût débouché sur une révolution, remplaçant l'organisation capitaliste à hiérarchie fixe par l'autogestion s'ordonnant selon une hiérarchie mouvante — révocable à tout instant par les gestionnaires mis au courant des mécanismes de gestion par une démocratisation du savoir selon les moyens modernes de diffusion (télévision, radio, etc) —, si le mouvement ne s'était « arrêté » dans la nuit du 24 mai. La mise en place d'une telle auto-gestion, si les ouvriers avaient remis la production en marche par leurs propres moyens et pour leur propre compte, restait en effet la seule solution qui s'imposait dès le moment où l'appareil d'État eût ainsi été mis entre parenthèses. C'était l'autre branche de l'alternative posée par le mouvement du mois de mai. Il importe pourtant de poser ici des questions qui risquent d'ébranler cette certitude. Quelle est la différence entre gestion hiérarchisée — l'organisation — et l'auto-gestion ? Leur rapport est-il de nécessité ? L'effacement de l'une rend-il nécessaire l'instauration de l'autre ? Et si c'est le cas, la hiérarchie mouvante installée par l'auto-gestion ne risque-t-elle pas de se « pétrifier » — prise par une sorte « d'inertie formelle des structures » (60) — en une hiérarchie « fixée » ? Est-ce un hasard si l'autogestion fut toujours (re)couverte par la bureaucratisation dans les processus révolutionnaires que nous connaissons ? Enfin, la *nécessité*

(58) COHN-BENDIT, *loc. cit.*, pp. 90-91 (nous soulignons).

(59) *ibid.*, p. 75 (déjà cité, nous soulignons).

(60) cf. J. P. SARTRE, *Critique de la raison dialectique*.

du passage de l'organisation à la gestion de tous par tous n'est-elle pas idéologique ?

C'est à ces difficiles questions qu'il faut maintenant tenter de répondre. Difficiles car il y va de la stratégie de la subversion, ou mieux du mouvement économique (général) par lequel elle se consume en s'effaçant dans une économie restreinte. Le problème est celui du passage de l'(auto)gesti(cula)tion en l'autogestion, d'un faire, subversif d'être intransitif, à un faire qui transite de soi à soi en se gérant soi-même.

Un faire qui transite de soi à soi pour se prendre en charge dans une gestion de soi implique déjà la *suture* (61) du faire intransitif, la fermeture sur soi d'un faire sans identité. Ce qui implique à son tour la reprise sur soi des gestionnaires, la fermeture de l'*ego*, « sujet collectif » du mouvement (62) — *individu* animé d'un même *esprit* (63), fonds à gérer « en commun », *capital* de la révolution dont il importe alors de préserver le patrimoine pour le plus grand *Bien* de tous, « état de nature » retrouvé. Mais c'est aller trop vite et trop loin. Déjà se fait entendre le son victorieux des trompettes des « marxistes-léninistes » trop contents d'avoir réglé son compte à ce vieux rêve absurde.

C'est bien d'absurde qu'il s'agit ou plutôt — tenons-nous sur nos gardes, on pourrait bien vite nous *taxer* de sous-Camus — d'*ab-errant*. Comment tous, y compris les fainéants, les scélérats, les sous-développés mentaux pourraient-ils gérer leurs *affaires* ? L'autogestion est une *u-topie*, car elle débouche sur l'anarchie, diront les

(61) cf. J.A. MILLER, *la Suture*, in *Cahiers pour l'Analyse art. cit.*

(62) cf. R. LUXEMBOURG : « Enfin on voit apparaître sur la scène un enfant encore plus légitime comme processus historique : le mouvement ouvrier russe : pour la première fois il jette avec succès les bases d'une véritable volonté populaire. Mais voici que le « moi » du révolutionnaire russe se hâte de pirouetter sur sa tête, et une fois de plus, se proclame dirigeant tout puissant de l'histoire, cette fois-ci en la personne de son altesse le comité central du mouvement ouvrier social-démocrate. **L'habile acrobate ne s'aperçoit même pas que le seul « sujet » auquel incombe aujourd'hui le rôle de dirigeant, est le « moi » collectif de la classe ouvrière, qui réclame résolument le droit de faire elle-même des fautes et d'apprendre elle-même la dialectique de l'histoire.** » (*Questions d'organisation de la social-démocratie russe*, cité par Cohn-Bendit, *loc. cit.*, p. 236, nous soulignons). cf. aussi COHN-BENDIT : « Contre la répression policière, face aux problèmes de la continuation de la grève (argent-vivres), face à la question de la liberté d'expression, d'information, le « on » de la démission avait **su céder devant le « je » de la prise en charge** » (*loc. cit.* p. 90, nous soulignons).

(63) cf. *La Révolution, c'est la Terreur*, dans ce numéro.

plus avisés. Serait-ce que l'autogestion est une idée impossible ?

Déliions cette impossibilité. Peut-être est-elle l'impossibilité même de la métaphysique dont elle constitue en quelque sorte le « révélateur ». Laissons-la parler : l'auto-gestion est le *reste* du mouvement de suture que nous avons esquissé, de sorte que rien ne la différencie d'une sorte de capitalisme idéal, royaume des fins où tout s'harmonise comme par *miracle* : les hommes sont *bons* et ne demandent que leur *Bien*, leurs parts (équitables) aux revenus du fonds. Cette bonté *foncière* de l'homme se révèle ainsi comme le postulat initial et « naïf » de la théorie de l'auto-gestion. Rien n'empêche alors de la condamner comme illusion idéologique « irréalisable » dans la « pratique ». Car il y a aussi des hommes « mauvais » qui tenteront toujours de prendre le *dessus*, profitant de la faiblesse des uns, jouant de la force des autres. L'état qui en résulterait serait dans le cas « pire » que la république soviétique, car les scélérats, les bandits, les aventuriers y règneraient en maîtres. On ne serait pas loin du « moment » où prend naissance la dialectique du maître et de l'esclave. Re-viendrait alors aux esclaves le long *travail* d'*Aufhebung* des maîtres : la subversion n'aurait abouti qu'à une *ré*-volution. Telle semble être l'impossibilité posée par la Théorie de l'auto-gestion : un monde fade et impossible qui se laisserait recouvrir par un monde de fer tellement possible. Le rêve de la Cité de Dieu dont la réalisation serait le Far-West — le destin des USA sans doute. Nous voici pris entre les deux feux d'une égalité ou d'une inégalité originaire des hommes. Il n'y a pas d'issue possible tant qu'on continuera à penser sur ces bases. Peut-être la question est-elle de tenter de penser sans « base ». De la base au fond, et du fond au fonds, il n'y a pas loin.

La pensée métaphysique — la Théorie — est instauration du Capital qui est pour elle le fonds invisible où elle puise pour *gagner* sa valeur. Le fonds est aussi fondement. Ses ressources sont aussi ses sources. Le mouvement que la métaphysique constitue « est » donc le mouvement de l'économie capitaliste ; les concepts qu'elle met en place sont « utilisables », propres à être consommés dans une pratique livrant le « réel » à l'exploitation. « Dé- » jouer le jeu de ce mouvement — qui est mouvement d'économie restreinte — revient à inscrire en son creux un mouvement d'économie générale, à le « doubler » (64) d'un geste qu'il a toujours joué à effacer en (se) prenant (à) son propre jeu. Que ce geste dilapide les fonds de la Théorie, c'est ce dont celle-ci pourra se rendre *compte* en voyant s'effondrer ses *valeurs*, en voyant se consommer sa consommation.

Comment s'articulent (auto)gesti(culation) et autogestion ? Quel est le jeu économique qui fait passer du geste à la gestion ? N'y a-t-il pas dans ce jeu des ressources qu'on a mises en réserve, dessinant ainsi l'espace de l'économie restreinte ? Comment mettre cette réserve en jeu ? Quelle stratégie déployer pour subvertir ses gardiens, pour trans-gresser la clôture métaphysique ? A coup sûr, cette question est gigantesque ; du moins l'est-elle tant qu'on efface l'*impureté* de la différence entre économie restreinte et économie générale, entre métaphysique et « outre »-métaphysique — que rien ne distingue (65), sinon une distance substantialisée par la Théorie.

C'est en ce point qu'il faut (re)lancer « notre » cheminement en soulignant l'impossibilité (métaphysique) de l'idée d'autogestion. Si elle est poussée à bout, cette impossibilité recèle peut-être la possibilité de sa (re)lève — de sa mise en suspens qui la tient (re)levée, ouvrant ainsi le passage à « autre chose », passage trans-gressif toujours menacé dans sa précarité par le risque permanent d'une (re)tombée.

L'idée d'autogestion, prise dans sa radicalité, possède un « étrange » pouvoir subversif : elle n'échappe pas à la métaphysique en tant que c'est une idée qui doit *servir* de modèle pour toute organisation sociale. Mais elle excède la métaphysique dans la (dé)-mesure de son impossibilité, « l'irréalisme » du modèle qu'elle pro-

(64) au sens où un espion « doublant » un autre « joue » celui-ci.

(65) cf. J. DERRIDA, *De l'économie restreinte à l'économie générale*, un hégélianisme sans réserve, in *L'Écriture et la Différence*, pp. 369-407.

pose, son caractère « gratuit » par quoi se marque sa consommation. Affirmer l'idéal de l'autogestion dans toute sa *pureté* idéologique, avec une exigence *radicale* de pureté, revient à livrer l'idéal au jeu subversif de sa consommation, à son épuisement dans le faire intransitif.

L'idéologie de l'autogestion possède sur toutes les autres idéologies politiques ce privilège qu'en son impossibilité se manifeste la coïncidence de l'intérieur (la métaphysique) et de l'extérieur (l'« ultra »-métaphysique). Son impossibilité est tellement *évidente* qu'elle ne se laisse pas effacer — c'est-à-dire intégrer dans une théorie qui soit à la fois « réaliste » et « rationnelle ». L'idée d'autogestion porte en soi le paradoxe qu'en elle-même l'utilisation de la mesure — des critères — métaphysique aboutit à la subversion de la métaphysique. Penser l'idée d'autogestion avec toute la rigueur requise par la Théorie entraîne le jeu de celle-ci à se retourner contre soi, à se subvertir de l'intérieur de soi, donc à mettre le dessus dans le dessous, l'intérieur dans l'extérieur, bref, à se consumer « sur place ». Cet éclatement du champ clos de l'idéal « n'est » autre que « l'irruption » violente du geste de l'(auto)gesti(cula)tion, ce qu'en d'autres termes on pourrait appeler — en référence au concept de suture — la « dés-suturation » en quoi s'évanouit tout *sens*. Mais ce serait encore tomber dans le « piège » métaphysique que de s'imaginer que cet évanouissement est une *mort*, du moins de penser que l'idéal et la métaphysique sont ainsi morts « une fois pour toutes ». Car se serait répéter le concept (métaphysique) de mort absolue, contraire rigoureux du concept (métaphysique) de vie absolue, pour lequel la mort est l'extériorité radicale, l'accident mondain (66). C'est ce qu'elle prit ainsi pour un risque de mort absolue que la métaphysique a toujours voulu conjurer en réprimant toute tentative d'autogestion. La Théorie a toujours confondu autogestion et « anarchie ». C'est toujours au nom du risque d'« anarchie » que l'idée d'autogestion fut condamnée par l'idéologie (contre)révolutionnaire. C'est au nom de l'idée de vérité et de justice que Platon condamna la « démocratie di-

(66) cf. pour les concepts métaphysiques de vie et de mort, les pages (remarquables) de J. DERRIDA in *La voix et le Phénomène*, P.U.F., 1967, pp. 60-61, 103-108.

recte » de l'agora athénienne (67) : cette « démocratie directe » était le « règne » de la fausseté (sophistique) des discours jouant à flatter ses auditeurs et à les « prendre par le sentiment ». En jouant ainsi, la Théorie a effacé sa propre impossibilité, en se constituant son fond(s)ement, son Capital éternellement disponible et vivant.

Ceci doit nous amener à penser que la mort du *sens* à quoi « correspond » la « dés-suturation » n'est jamais définitive, et que *rien* n'empêche le (re)tour massif de la métaphysique, cette mort étant elle-même un rien qu'il faut se garder d'ériger en un quelque chose — en un néant. C'est parce que ce rien « est » un rien, un in-fini in-formel, qu'il ne peut se poser en obstacle au retour de la Théorie. Ce rien, ni présence — Etre — ni absence — Néant —, ne peut être maîtrisé — con-servé — *comme tel*. Le rien « en tant que tel » est une contradiction dans les termes, une formule impossible, que le discours doit bien tenir s'il veut parler, mais qu'il doit raturer en mémoire de cette impossibilité, dans le temps engendré par la suture (le « rien » dont nous *parlons* est donc le produit de la suture, le « reste » qui recouvre absolument le rien in-formel qui excède tout sens possible et pensable). Ce rien in-fini in-formel « est » « l'excédent d'énergie qui par définition ne peut être utilisé » dont parle Bataille (68). Le rythme de l'évanouissement de l'idée dans l'in-formel et de sa « résurrection » dans le temps de son retour « est » le rythme qui scande le jeu de l'économie générale. Cette scansion *s'écrit* selon un double mouvement de consommation : consommation de l'idéal d'autogestion dans l'(auto)gesti(cula)tion et consommation d'une (auto)gesti(cula)tion in-consistante en idéal d'autogestion. Cette *écriture* engendrée par la présence - absence de l'(auto)gesti(cula)tion in-formelle s'articule selon le jeu de la différence in-finie de l'idée d'autogestion : sans cesse, l'idée se dif-fère pour se (ré)approprier, pour s'assurer de soi dans une présence pleine et stable ; sans cesse, la présence de l'idée s'épuise, minée par son dehors — l'(auto)gesti(cula)tion — qui est aussi son dedans (ce qu'elle rejette dans l'absence d'un ailleurs, en tentant d'ignorer qu'il s'agit de son plus intime). La différence entre l'idée pure d'autogestion et le faire de l'(auto)gesti(cula)tion

(67) démocratie directe à propos de laquelle Platon ne vit pas que sa décadence venait de sa superposition idéologique à un économie capitaliste dont il fut le (premier) *théoricien*.

(68) cf. note 7.

est *impure*. L'idéal d'autogestion maintenu dans sa pureté est subverti par le jeu de sa différance qui l'entraîne dans une errance que *rien* ne peut venir arrêter, sinon l'effacement de la violence dont se consume son affirmation (69).

Jouant « entre » la présence et l'absence le jeu in-fini in-formel, ne pouvant être maîtrisé dans aucune présence disponible comme fond(s), le faire intransitif de l'(auto)gesti(cula)tion est donc un non-pouvoir. De sorte que, si elle est *maintenue* dans son exigence de pureté, l'autogestion mise au pouvoir est *doublée* en permanence par le non-pouvoir, le pouvoir de l'archie (le sujet collectif) par le non-pouvoir de l'an-archie, la propriété du « je de la prise en charge » par l'impropriété du faire intransitif. L'un bascule sans cesse dans l'autre, dans une différance (re)levant la présence de l'idée : Bascule d'un jeu de bascule in-fini et incessant subvertissant tout ordre, toute archie ; jeu de l'an-archie, de l'économie générale.

Ainsi, c'est dans la (dé)mesure où l'idéal d'autogestion est *impossible* qu'il faut *parier* sur lui, d'un pari qui met *tout* en jeu et *risque* de consumer l'idéal lui-même, tout aussi bien que l'(auto)gesti(cula)tion dont il est le résultat suturé. Tel est le paradoxe qu'il faut penser : c'est l'*impossibilité* même de l'autogestion qui en garantit la subversion. La consommation de l'idéal d'autogestion se confond avec sa consommation. L'idée d'autogestion est la contestation de la Théorie. Il reste un fil à (dé)nouer pour tisser notre toile. Il s'agit d'éviter le retour massif de la métaphysique profitant

(69) Ainsi chez Nietzsche, l'affirmation de la volonté de puissance, l'affirmation violente du refoulement dans un geste actif et non réactif (re)lèverait le refoulement et le vouerait à l'errance in-finie d'une *écriture*. De même, il ne suffit pas de dire que dans l'œuvre de Sade, la loi morale s'est retournée en Loi du Désir (cf. J. LACAN, *Kant avec Sade*, in *Ecrits*, Seuil, pp. 765-790) car à affirmer violemment la loi du Désir et à la soutenir de discours métaphysiques (matérialisme absolu qui est le renversement d'un idéalisme absolu), Sade, en son texte, subvertit toute loi et toute métaphysique dans un jeu textuel in-fini. Enfin la réaffirmation de la métaphysique dans le radicalisme de son exigence de pureté emporte le texte de Husserl dans un mouvement sans fin où jamais la métaphysique ne peut se récupérer (cf. notre travail *La fondation de la phénoménologie transcendantale* et notre article *Husserl, une pensée sans mesure*, à paraître in *Critique*). On pourrait encore citer le cas de Kant, chez qui la recherche de la pureté de la Loi morale s'effectue avec une telle rigueur et une telle suspicion que la moralité en devient objectivement impossible, à tel point qu'il n'exclut pas la possibilité d'un « mal radical » (cf. *Was ist Aufklärung*). Le renversement de la métaphysique est subversion de la métaphysique dans la (dé)mesure où ce renversement *s'affirme* violemment.

du jeu consumant de l'autogestion pour s'installer. Contre ce risque de retour idéologique, on ne peut utiliser qu'une arme idéologique : l'affirmation radicale et terroriste de l'idée d'autogestion. Seule la violence *excessive* de cette affirmation peut dans son geste répété (dé)jouer l'effacement violent de la violence par quoi se pose violemment l'économie restreinte (capitaliste) de la métaphysique. Ce qui est une variante du paradoxe que nous avons repéré : seule la *dictature* d'une idée impossible, la dictature de l'idée d'autogestion peut (re)lancer sans cesse la subversion gesti(cula)toire. Et cette dictature n'est horrible que pour ceux qui préfèrent rassurer la violence dont ils *profitent* sournoisement et tranquillement dans l'économie capitaliste, pour ceux qui protègent leur propriété — leur intégrité — par un appareil policier, politique et militaire.

Ce n'est qu'à ce prix immense — car aucun sens ne pourra jamais le monnayer — que sera « entretenue » la mouvance de la hiérarchie mise en place dans les « cadres » de l'autogestion. Le paradoxe est que seule une *affirmation maintenue en permanence* de l'idée d'autogestion peut maintenir le *mouvement* permanent qui doit assurer la mouvance de la hiérarchie. Seule la dictature de l'idée d'autogestion contraindra les maîtres du moment à exécuter les ordres de la « base », à *consumer* leur maîtrise, à ne pas en profiter pour en faire un Capital. Ce serait encore tomber dans le piège de la Théorie — du Capitalisme — que de croire que cette consommation pourrait se faire avec de beaux sentiments, et qu'il suffit d'accorder confiance au dynamisme *foncièrement bon* des « masses ».

Une question subsiste encore : A qui reviendra de maintenir la radicalité de l'idée ? Peut-être à une « minorité agissante » (Cohn-Bendit), ou à des « souverains » (Bataille). Nouvelle insurrection du paradoxe qui ne se soutient que de l'effacement du jeu que devrait jouer cette « avant-garde » : *consumer souverainement* (70)

(70) cf. les propositions suivantes de G. BATAILLE : « La souveraineté est révolte, ce n'est pas l'exercice du pouvoir. L'authentique souveraineté refuse... » (*Méthode de Méditation*, p. 240) et : « L'opération souveraine, qui ne tient que d'elle-même l'autorité — expie en même temps cette autorité. Si elle ne l'exploitait, elle aurait quelque point d'application, elle chercherait l'empire, la durée. Mais l'authenticité les lui refuse : elle n'est qu'impuissance, absence de durée, destruction haineuse (ou gaie) d'elle-même, insatisfaction. » (*ibid.*, p. 242) Ces propositions peuvent éclairer notre propos pour autant qu'on ne s'abuse pas de leur vocabulaire chrétien.

sa maîtrise en (ré)affirmant violemment l'exigence de l'idéal au nom d'un « savoir » qui se *consume* lui-même, ne pouvant tirer aucun profit de soi. Ces « dictateurs » ne règneraient sur aucun Bien : ils poseraient la dictature de l'idée pour la consommation subversive de l'idée et d'eux-mêmes. Leur censure s'effectuerait *en pure perte* puisqu'ils ne l'exerceraient qu'en vue de la *dépense pure* de l'idée dans le faire intransitif. Ces « souverains » joueraient le « grand » jeu consommant les petits « jeux » consommants, risquant tout à chaque coup de dés, (re)levant indéfiniment le temps de sa (re)lance.

VIII THEORIE CONSOMMANTE ET THEORIE CONSOMMEE (postlude en guise de consolation)

Théorie ultra-métaphysique, objectera-t-on. Il est toujours possible pour l'idéologie d'appuyer sur le mot « métaphysique » au détriment du mot « ultra » pour le priver de ce qu'il a d'érosif, d'effacer l'ultra au *profit* de la métaphysique, de « refouler » la consommation de la métaphysique par l'ultra (71).

Ourdissant en certaines articulations de (notre) texte la trame qui tisse Théorie et Capital (72), (nous) avons, semble-t-il, produit (notre) théorie. Peut-elle constituer un fonds utilisable pour l'avenir, monnayable en *règles* d'action ? Quel est le « statut » de cette théorie ?

Il y a « théorie » et théorie. Il y a la Théorie métaphysique faisant fond sur un fonds invisible (le Bien, *epékaina tês ousias*) pour *profiter* des formes visibles. Une telle théorie ne peut qu'effacer son fonds pour se donner à des (re)venus présents. La métaphysique est toujours métaphysique de la présence. Une théorie telle

(71) cf. à ce propos l'intervention de P. VERSTRAETEN à l'assemblée libre de Bruxelles qui parle de l'idée de la contestation. **Il n'y a pas d'idée de la contestation** - à moins que celle-ci ne soit prise dans le sens idéologique que lui donnait l'Assemblée Libre : la con-testation est une idée **impossible** dans la mesure où elle « unit » négation et affirmation (nie l'ordre tout en l'attestant). Il y a seulement une **exigence** de la contestation, exigence d'un impératif catégorique dont la Loi se joue « essentiellement » de celui qui la proclame sans la jouer dans une affirmation violente.

(72) Répétant en cela ce qui s'ourdit dans le texte de J. DERRIDA (**La Pharmacie de Platon, art. cit.**) et de M. LOREAU (**Art, Culture, Subversion, art. cit.**).

que celle qui vient de se produire ne peut, en tant que théorie, que présentifier — capitaliser, mettre en réserve — les concepts sur lesquels elle joue. Mais cette théorie est sans statut si l'on se (re)souvient qu'ils doivent tous être *raturés*, ne pouvant recouvrir aucun terme visible et présent. Une théorie de l'économie générale est une gageure impossible : elle est condamnée à se consumer. Toute la stratégie de la subversion (re)vient à consumer la consommation dont se recouvre la consommation. Ce qui ne peut se faire qu'en jouant la consommation de la métaphysique dans l'affirmation violente (consommante) de l'idée impossible de la con-testation et de l'autogestion — la règle que prescrit l'idéal d'autogestion se consume de son impossibilité même, sa consommation la consume. Quitte à ce que ce jeu (nous) joue dans (notre) jeu de le jouer. La consommation se noue à l'ex-propration. « Personne » ne tire les ficelles à ce (grand) jeu, si ce n'est un masque. Au faire intransitif de faire le « reste », petit pseudopode tranchant-tranché par la clôture métaphysique.